

# Déshumanisation concentrationnaire et récit de résilience

dans *Si c'est un homme* (1947) de Primo Levi

---

**Khady GAYE**

Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal)

Faculté des Lettres et Sciences Humaines

École Doctorale Arts, Cultures et Civilisations

Arrêté en décembre 1943 et déporté à Auschwitz en 1944, Primo Levi est un témoin direct de l'horreur des camps de concentration. Dans son récit, il raconte l'expérience criminelle la plus atroce de l'histoire. Le caractère monstrueux de l'idéologie Nazie, basé essentiellement sur l'antisémitisme, est une occasion offerte à l'écrivain pour afficher ses tourments douloureux et ceux de ses compagnons de misère. Primo Levi produit un témoignage direct et expose l'univers chaotique et déshumanisant des camps de concentration. Notre contribution sera axée sur le besoin de témoigner du rescapé et la réceptivité des événements comme un cri de répulsion.

**Mots-clés :** *camps de concentration, Auschwitz, déshumanisation, témoignage, mort.*

## **Concentration Dehumanization and Story of Resilience in Primo Levi's *Si c'est un homme* (1947)**

Arrested in December 1943 and deported to Auschwitz in 1944, Primo Levi is a direct witness to the horror of the concentration camps. In his account, he recounts the most atrocious criminal experience in history. The monstrous character of the Nazi ideology, based essentially on anti-Semitism, is an opportunity for the writer to display his painful experience and that of his fellow wretches. It produces a direct testimony and exposes the chaotic and dehumanizing universe of concentration camps. Our contribution will focus on the need to witness the survivor and the responsiveness of events as a cry of repulsion.

**Keywords:** *Concentration Camps, Auschwitz, Dehumanization, Testimony, Death.*

## **Introduction**

La publication de *Si c'est un homme*<sup>1</sup> de Primo Levi a provoqué un vrai séisme dans le monde. Âgé d'à peine vingt-quatre ans au moment des faits, le romancier nous livre un reportage en direct des camps de concentrations nazis. Il fait partie des rares survivants du camp d'extermination d'Auschwitz qui nous engage irréversiblement dans la spirale mortifère de la Shoah. Il a fait entendre « *les gémissements poussés par le monde des cadavres* »<sup>2</sup> pour mieux représenter la violence extrême subie par les déportés. Dans ce monde épouvantable où les valeurs d'éthique et de fraternité, sont presque inexistantes, l'homme est dépossédé de son humanité. Il est même « *contesté comme homme, comme membre d'une espèce* »<sup>3</sup> et vit un traumatisme quotidien. Le monde des déportés s'effondre lorsqu'on les expose aux coups de fouet, à la famine, au froid, à la douleur permanente et à la mort imminente ; ils sont même considérés comme des sous-hommes.

---

1 Le texte du corpus sera ainsi abrégé : SCUH : *Si c'est un homme*.

2 H. de BALZAC, *Le Colonel Chabert* (1832), Librio, 2000, p. 28.

3 R. ANTELME, *L'Espèce humaine* (1974), Paris, Gallimard, 2004, p. 11.

Les camps de concentration et d'extermination sont des lieux qui n'obéissent à aucune loi et ne respectent aucun droit humain. Ils sont des entreprises criminelles qui disposent leurs propres codes et règlements. David Rousset parle d'un « système qui pourrit les hommes »<sup>4</sup>, révélateur d'une catastrophe inéluctable et d'un niveau traumatique permanent imposé aux prisonniers. Un autre comme Robert Antelme insiste sur le fait « que le camp est simplement l'image nette de l'enfer plus ou moins voilé dans lequel vivent encore tant de peuples »<sup>5</sup>. Face à cette situation infamante, il est impératif de montrer la tentative de déshumaniser l'homme dans la mesure où il est livré nu devant des gardes omniprésents, désinfecté, rasé et étiqueté. Il est tout simplement dépourvu de sa dignité et de son essence humaine. Notre objectif est de voir :

- Comment le choc psychique des déportés crée-t-il une fracture de son humanité ?
- Est-ce que l'écrivain livre juste un témoignage ou tente-t-il de dénoncer un mal universel ?

### **L'enfer vécu de l'intérieur dans les camps de concentration**

Un camp de concentration ou d'extermination est un lieu fermé créé pour détenir, généralement sur simple décision de la police ou de l'armée, des personnes considérées comme ennemies du pouvoir. Ces dernières sont mises dans de mauvaises conditions de vie, de travail et d'alimentation afin de les tuer industriellement. Ces gens n'attendent que leur mort, car ils savent bien que leur destin est tragique. Dans *Le Monde concentrationnaire et la littérature soviétique*<sup>6</sup>, Michel Heller a tenté de nous donner une image nette du camp de concentration lorsqu'il dit : « les camps de concentration sont un châtiement féroce ; y sont enfermés les ennemis potentiels et non les individus ayant commis un crime »<sup>7</sup>. Plus loin encore, il note que dans ces « lieux de détention de révolutionnaires et d'antifascistes, règne un arbitraire illimité, un comportement des plus cruels à l'égard des détenus (questions, tortures, meurtres directs) »<sup>8</sup>. Étant un de ces détenus et faisant parti des rares rescapés, Primo Levi a embrassé les ténèbres pendant presque douze mois<sup>9</sup>. Il a connu l'enfer percutant du camp de concentration nazi d'Auschwitz qu'il décrit minutieusement comme une mécanique d'extermination systématique des prisonniers. Selon les mots de l'auteur, ce livre est un cri de soulagement intense et il le prouve en ces termes :

« Le besoin de raconter aux “autres”, de faire participer les “autres”, avait acquis chez nous, avant comme après notre libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires ; c'est pour répondre à un tel besoin que j'ai écrit mon livre ; c'est avant tout en vue d'une libération intérieure » (SCUH, p. 8).

Dans ce récit à la première personne, nous découvrons un homme saisi par la nécessité vitale de s'exprimer et qui porte un regard sombre sur les exactions nazies. Primo Levi

4 D. ROUSSET, *Les jours de notre mort* (1947), Paris, Fayard Pluriel, 2012, p. 267.

5 R. ANTELME, « Pauvre, prolétaire déporté », *Jeunesse de l'Église*, n° 9, « Le temps du pauvre », 1948.

6 M. HELLER, *Le Monde concentrationnaire et la littérature soviétique*, Lausanne, Éditions l'Âge d'Homme, 1974

7 Ibid., p. 7.

8 Ibid., p. 8.

9 Il est fait prisonnier par la milice fasciste et déporté dans le camp de Monowitz (*Auschwitz III*). Il y restera de février 1944 jusqu'en janvier 1945.

nous livre, ainsi, tous ses souvenirs horribles pour fustiger le système concentrationnaire. Cet impérieux besoin d'écrire les choses telles qu'elles sont, est, non seulement une urgence, mais aussi une vertu thérapeutique et consolatrice. L'espace du camp est infernal et c'est ce qu'il semble démontrer quand il écrit :

*« Dans aucun autre lieu ni temps, on n'a assisté à un phénomène aussi soudain et complexe : jamais autant de vies humaines n'ont été éteintes en aussi peu de temps, et avec une combinaison pareillement lucide d'intelligence technique, de fanatisme et de cruauté »<sup>10</sup>.*

Ces supplices, jusque-là inconnus de l'humanité, met en relief une forme d'irrationalité et d'absurdité des méthodes nazies. Pour mieux situer les événements et stimuler la réflexion du lecteur sur l'environnement abominable des détenus et leur cadre de vie, Primo Levi nous fait une description du milieu :

*« Le camp se compose de soixante baraques en bois, qu'ici on appelle Blocks, dont une dizaine sont en construction ; à quoi s'ajoutent le corps des cuisines, qui est en maçonnerie, une ferme expérimentale tenue par un groupe de Häftlinge privilégiés, et les baraques des douches et des latrines, une tous les six ou huit Blocks » (SCUH, p. 42).*

Dans son livre *Guérir de la Shoah*, Nathalie Zajde, évoquant Bettelheim<sup>11</sup> nous décrit en détail

*« la vie au quotidien dans un camp de concentration et montre en quoi consistent les techniques de tortures : les appels, les tortures physiques, le manque de sommeil, les privations de nourriture, l'épuisement, les interdits et les contraintes absurdes et aléatoires, le contrôle des SS, sur les besoins psychologiques, l'absence de toute relation avec le monde extérieur, la souffrance, les menaces de mort répétées, l'imprédictibilité des actions des SS »<sup>12</sup>.*

Dès lors, il est clair que la mort rime avec le quotidien des détenus. Cette réalité brutale, insupportable et insurmontable a fait dire à Robert Antelme :

*La mort « tait ici de plain-pied avec la vie, mais à toutes les secondes. La cheminée du crématoire fumait à côté de celle de la cuisine. Avant que nous soyons là, il y'avait eu des os de morts dans la soupe des vivants, et l'or de la bouche des morts s'échangeait, depuis longtemps contre le pain des vivants »<sup>13</sup>.*

La métaphore de la hantise de la mort est très nette dans ce passage. L'énonciateur témoigne du sentiment ineffable, indescriptible qui plane autour des camps de concentration. « *Les os de morts dans la soupe des vivants* » implique une catastrophe suprême,

---

10 P. LEVI, *Les Naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, 1989, p. 21.

11 « Bettelheim est issu d'une famille de la bourgeoisie juive viennoise, assimilée moderne. Il est âgé de trente-quatre ans quand il se fait arrêter et interné en 1938 dans un camp de concentration ». Nathalie ZAJDE, *Guérir de la Shoah*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 229. Bruno BETTELHEIM consacre plusieurs livres à ce qu'il nomme l'analyse de « l'expérience de l'extrême », des effets de la terreur, de l'humiliation, et à la dégradation psychologique et morale qu'ils entraînent chez les victimes. Lire à ce propos les textes qu'ils publient : « Comportement individuel et comportement de masse dans les situations extrêmes (1943) », dans *Survivre*, Robert Laffont, 1979 et *Le Cœur conscient*, Robert Laffont, 1997

12 Ibid., p. 230.

13 R. ANTELME, *L'Espèce humaine*, (1947), Paris, Gallimard, 2005, p. 22.

un caractère ostentatoire de l'acte de mourir. L'Italien Primo Levi a aussi vécu l'enfer des camps comme une première mort. Ses premières souffrances commencent au mois de décembre 1943, lors de son arrestation par des miliciens fascistes dans les montagnes de Val d'Aoste où il prenait part à la résistance. Au cours de son interrogation, il avoue son statut de « *citoyen italien de race juive* » (SCUH, p. 12) et est envoyé au camp d'internement de Fossoli. Son odyssée se termine au mois de janvier 1945, date de son retour à Turin, sa ville natale. L'énonciateur évoque les circonstances de sa capture : « *trois cents miliciens fascistes, partis en pleine nuit (qui) firent irruption dans notre refuge [...] et m'emmenèrent avec eux dans la vallée comme un suspect* » (SCUH, p. 12). Par la suite, un groupe de six cent cinq Juifs composés de femmes, d'hommes et d'enfants sont déportés, dans des trains de marchandises, pour Auschwitz. Primo Levi décrit un périple infernal de cinq jours où les détenus sont entassés dans douze wagons qu'il dépeint ainsi :

*« C'était bien cela, très exactement : des wagons de marchandises, fermés de l'extérieur, et dedans, entassés sans pitié, comme un chargement en gros, hommes, femmes et enfants, en route pour le néant, la chute, le fond. Mais cette fois, c'est nous qui sommes dedans » (SCUH, p. 18).*

Puis, entre Auschwitz et Birkenau, les miliciens effectuent une première sélection et Primo Levi passe entre les maillons de cette sélection et est convoyé au camp d'Auschwitz III Monowitz. Les autres seront exécutés dans les deux jours à venir. Une fois arrivés à destination, c'est-à-dire à Buna-Monowitz, c'est un spectacle déshumanisant qui s'offre à leurs yeux. Le témoin de l'holocauste nous raconte, dans le deuxième chapitre du roman, les étapes qui précèdent son entrée au Lager. Il insiste sur le traitement cruel et délétère infligé aux reclus. Ils sont roués de coups, dépouillés de leurs effets personnels, puis rasés, désinfectés et tatoués avant qu'on leur remette leur nouvelle tenue de prisonnier. Ils deviennent alors des bêtes de charge qui ne font qu'exécuter des ordres pour survivre comme l'illustre ce passage : « *Häftling : j'ai appris que je suis un Häftling. Mon nom est 174517 ; nous avons été baptisés et aussi longtemps que nous vivrions, nous porterons cette marque tatouée sur le bras gauche* » (SCUH, p. 35). On remarque alors tout un processus d'insertion humiliante et cauchemardesque. Le nom du détenu s'efface pour laisser la place à un numéro de matricule indélébile tatoué sur l'avant-bras gauche. Très vite, Primo Levi apprend les règles du jeu et les codes du Lager. Il note qu'il faut surtout apprendre à vivre avec des compagnons que l'on n'a pas choisis, à respecter les exercices rituels, brutaux et absurdes de la journée destinés à briser les hommes. L'écrivain Primo Levi insiste sur l'impossibilité de communiquer avec les autres détenus ou avec les soldats. Son expérience personnelle de la déshumanisation, imposée par des miliciens nazis insensibles et sans scrupules, est foncièrement ancrée dans sa mémoire. Il le confirme en ces termes :

*« Qu'on imagine maintenant un homme privé non seulement des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement de tout ce qu'il possède : ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité : car il n'est pas rare, quand on a tout perdu, de se perdre soi-même ; ce sera un homme dont on pourra décider de la vie ou de la mort le cœur léger, sans aucune considération d'ordre humain, si ce n'est, tout au plus, le critère d'utilité » (SCUH, p. 35).*

Les pratiques affreuses et inhumaines des camps de la mort faites de violence et d'humiliation, de craintes et de peurs, de faim et de maladie, provoquent une angoisse exis-

tentielle chez le réclusionnaire. Et pour échapper au naufrage, il est nécessaire d'apprendre à respecter les conventions de cette nouvelle société perverse et implacable. Primo Levi a compris qu'il faut se battre tout en gardant en éveil une certaine circonspection :

*« Au bout de quinze jours de Lager, je connais déjà la faim réglementaire, cette faim chronique que les hommes libres ne connaissent pas, qui fait rêver la nuit et s'installe dans toutes les parties de notre corps ; j'ai déjà appris à me prémunir contre le vol, et si je tombe sur une cuillère, une ficelle, un bouton que je puisse m'approprier sans être puni, je l'empoche et le considère à moi de plein droit » (SCUH, p. 51).*

L'instinct de survie du concentrationnaire est intimement lié à la nécessité vitale de manger et de boire. Sans l'alimentation, l'homme est anéanti physiquement et spirituellement. Mourir de faim suppose une expérience douloureuse, une forme de supplice obsessionnelle et mortifère comme le remarque Séverine Danflous :

*« La faim produit une douleur à nulle autre pareille qui retentit dans tout le corps. La faim qui dévore les corps des déportés oblige le Häftling à n'être plus qu'un être famélique. La chair absente, l'ossature du corps dénonce l'omniprésence de cette faim qui creuse dans le corps une souffrance permanente »<sup>14</sup>.*

Or, dans le Lager, les prisonniers ont constamment faim alors qu'ils effectuent un travail harassant. Les tortionnaires mettent en place un système d'extermination qui consiste à réduire leurs rations alimentaires afin de les affaiblir et de les décimer. Souvent, ils meurent de faim et de soif. Pour le rescapé de l'holocauste, « le Lager est la faim : nous-même nous sommes la faim, la faim incarnée » (SCUH, p. 112). Cette sempiternelle pression famélique exercée sur les détenus dégrade à la fois leur corps et leur morale. Ainsi, le poids écrasant du travail associé à leur épuisement, au déshonneur, à la malnutrition et à leurs conditions misérables entraînent beaucoup de décès. Face à ce désastre, Primo Levi appelle à la résistance juste pour conserver cette conscience de la dignité qui dort en tout homme :

*« Nous sommes des esclaves, certes, privés de tout droit, en bute à toutes les humiliations, voués à une mort presque certaine, mais il nous reste encore une ressource et nous devons la défendre avec acharnement parce que c'est la dernière : refuser notre consentement » (SCUH, p. 57).*

### Écriture d'un rescapé : stigmatisme et incrimination

Le projet d'écriture du livre de Primo Levi s'inscrit dans un souci de témoignage des scènes d'effroi qui met en question l'humanité de l'homme déchu, outragé et dévalorisé. L'écrivain italien, est l'incarnation, par excellence, de la voix du déporté réduit à la souffrance. Pour mieux moduler ses propos, le rescapé des abominations a combiné l'analyse de l'expérience concentrationnaire et les moyens de répressions de ce système extra-judiciaire mis en place par les tortionnaires. Et, pour répondre à l'appel de Giu-ditta Rosowski qui stipule qu'« il faut donc raconter, inscrire dans la mémoire collective »<sup>15</sup>

14 S. DANFLOUS, *Écrire la faim : Franz Kafka, Primo Levi, Paul Auster*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 23.

15 G. ROSOWSKI, « Primo Levi : le témoignage en question », *Chroniques italiennes*, n° 13-14, 1988-1989, Université Paris III, p. 179.

les traces obscènes de l'holocauste, Primo Levi emprunte, sans artifices, le modèle romanesque. Il n'a pas manqué de dresser un tableau sombre du malaise infernal, inqualifiable et traumatique de la déportation et de relater l'absurdité de l'événement qui a laissé des traces horribles dans son âme. Selon les analyses d'Anne Henry,

*« Levi a témoigné par son œuvre ; il a témoigné aussi par sa vie et par sa mort et le savoir qu'il a créé doit être reconstruit par la lecture de ses écrits et les commentaires qu'il en a fait, çà et là, au cours de ses nombreuses interviews et conférences mais aussi par celle de sa vie et de ce qu'il en a dit qu'il s'agisse de sa vie de chimiste et de conférencier mais aussi de sa vie familiale »<sup>16</sup>.*

Ainsi, pour cette figure majeure du témoin de l'horreur d'Auschwitz, écrire a été une nécessité, un moyen de retrouver son alter ego et de ressusciter. Et c'est ce qu'on peut lire dans ces propos de Philippe Lejeune quand il avoue : « *Tout récit de vie n'est qu'une reprise ou une transformation de formes de vie préexistantes* »<sup>17</sup>. Hanté par le spectre des souvenirs effroyables, l'écrivain Primo Levi a voulu extérioriser ses angoisses. Il a un devoir moral de dire la vérité et s'engage à mettre sa plume au service de ce que Françoise Gosselin et Philippe Viard nomment : « *Le collapsus de l'humanité* »<sup>18</sup>. L'énonciateur dit à cet effet : « *j'étais devenu un écrivain. Celui qui a écrit Si c'est un homme, n'était pas un écrivain [...]. J'avoue que j'avais écrit un long récit avant d'être fait prisonnier ; je l'ai encore mais il ne vaut rien* »<sup>19</sup>. Dès son retour d'Auschwitz, il ambitionne de dénoncer les terribles empreintes laissées par les souvenirs brûlants des camps d'extermination et exhorte le lecteur à les transmettre aux futures générations. Son objectif est d'afficher les conséquences odieuses des tortures qui planent toujours dans la conscience des rescapés. Primo Levi expose les luttes quotidiennes incessantes pour survivre aux naufrages. La description des formes de dégradation est un cri de refus et de révolte. L'urgence est, pour lui, d'avertir le monde, d'inviter l'humanité tout entière à prendre conscience du massacre des Juifs et des stratégies de spoliation de leurs biens mises en place pour les détruire ainsi que la politique d'extermination des persécutés dans les camps de la mort. Sa visée est d'œuvrer pour que pareils événements ne se reproduisent plus jamais dans le monde. Primo Levi témoigne du génocide juif et en même temps dénonce la mutilation inhumaine des suppliciés. Il résume son engagement en lançant ce cri de cœur : « *Puisse l'histoire des camps d'extermination retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme* » (SCUH, p. 8). Le registre autobiographique du livre renvoie à une étiquette personnelle, mais c'est aussi un récit de témoignage collectif où le « *je* » et le « *nous* » se conjuguent pour renforcer la portée universelle du récit. Le pronom personnel « *nous* », très récurrent dans le texte, renvoie à une kyrielle d'individus déportés et tués dans les camps nazis. On décompte des millions de morts dans les camps de concentration nazis, des crimes perfides qu'ils ont cherchés à dissiper aux yeux de l'humanité. Le texte de Primo Levi est une occasion offerte à ce survivant de l'holocauste de rétablir la vérité et dévoiler un abus universel. Dans ces lieux de répression « *où la peur, le mensonge, la violence, la terreur deviennent la norme* »<sup>20</sup>, tous les moyens sont bons pour « *la démolition de l'homme* » (SCUH, p. 34). Le corps humain, dépossédé de toute sa nature

16 A. HENRY, *Shoah et témoignage, Levi face à Amery et Bettelheim*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 15.

17 Ph. LEJEUNE, *Je est un autre. L'autobiographie de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980, p. 9.

18 F. GOSSELIN et Ph. VIARD, *Le Crime contre la condition de l'homme sur le nazisme, ses commencements et ses suites*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 35.

19 Primo LEVI, *La Zone grise*. Entretien avec Anna BRAVO et Federico CEREJA, Payot, 2014, p. 66.

20 M. HELLER, Op. Cit., p. 8.

humaine et de son intimité, est réduit à l'état d'animal, de chose ou même de matière brute comme l'explique l'auteur lui-même :

*« Celui qui tue est un homme, celui qui commet ou subit une injustice est un homme. Mais celui qui se laisse aller au point de partager son lit avec un cadavre, celui-là n'est pas un homme. Celui qui a attendu que son voisin finisse de mourir pour lui prendre un quart de pain, est, même s'il n'est pas fautif, plus éloigné du modèle de l'homme pensant que le plus fruste des pygmées et le plus abominable des sadiques » (SCUH, p. 185).*

De ce fait, dans cet univers tragique et immonde, c'est principalement les tortionnaires qui sont considérés comme de vrais hommes contrairement aux victimes. Ces derniers sont déjà privés de leur identité antérieure et deviennent, par la succession des événements, des créatures ignobles qu'il faut juste cadavériser. Primo Levi a bien conscience que la douleur, la violence ineffable du châtement, les formes de torture et de meurtre racontées dans *Si c'est un homme* sont difficiles à admettre<sup>21</sup>. Par ailleurs, il a profité de la force de sa mémoire pour commémorer les séquelles des tortures et des répressions afin de porter la voix des opprimés.

Il est important de rappeler, à cet effet, que le livre a été ignoré pendant plus de vingt ans avant qu'il ne connaisse un grand succès sur le plan international. Cependant, ce témoignage, semé d'embûches n'est pas dépourvu de spécificités fictionnelles. L'auteur de ce récit est conscient du fait que l'exercice littéraire implique une part de réel et une part de fiction qui obéissent à des critères rhétoriques, à un travail au niveau de l'écriture et à « *une mise en forme discursive et d'invention* »<sup>22</sup> comme le constate Marie Bornand. Le volet esthétique renvoie d'urgence à la capacité de l'auteur à restituer fidèlement les faits du passé tout en se basant sur des critères énonciatifs spécifiques qui exigent « *beaucoup d'artifices pour faire passer une parcelle de vérité* »<sup>23</sup>. Primo Levi, en tant que rescapé, produit une peinture du lourd traumatisme psychologique qu'il a subi. Il réceptionne intentionnellement les événements par ordre d'urgence « *afin que la condition de vérité qui régit le témoignage soit garantie et que la représentation littéraire puisse se développer selon des conditions clairement établies* »<sup>24</sup> C'est ce que semble confirmer Robert Antelme quand il déclare :

*« Cette disproportion entre l'expérience que nous avons vécue et le récit qu'il était possible d'en faire ne fit que se confirmer par la suite. Nous avons donc bien affaire à l'une de ces réalités qui font dire qu'elles dépassent l'imagination. Il était clair désormais que c'était seulement par le choix, c'est-à-dire encore par l'imagination que nous pouvions essayer d'en dire quelque chose »<sup>25</sup>.*

---

21 Dans *Si c'est un homme*, Primo LEVI parle d'un rêve où il raconte la déportation et le camp mais il remarque que sa propre famille ne l'écoute pas, sa sœur se lève et s'en va. Le témoignage des rescapés est souvent source de rejet de la part de leurs auditoires. À cet effet, Simonne Veil confirme : « *Si je prends mon cas, j'ai toujours été disposée à en parler, à témoigner. Mais personne n'avait envie de nous entendre* », Annette WIEVIORKA, *L'ère du témoin*, Paris, Hachette, 2002, p. 99.

22 M. BORNAND, *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945 – 2000)*, Paris, Droz, 2004, p. 91.

23 R. ANTELME, Op. Cit., p. 302.

24 Ibid., p. 60.

25 R. ANTELME, Op. Cit., p. 9.

Ce contexte, associé à la grande qualité de l'œuvre, à la clarté de l'expression et à la sobriété des idées, donne un souffle épique au récit et explique l'immense succès de l'ouvrage. En relatant son expérience personnelle de l'internement, Primo Levi vise un but précis qui est de témoigner de la lutte commune pour pouvoir triompher de l'avorissement absolu. Il se remémore les blessures du passé qui tardent à se cicatriser afin d'exposer la vérité et de se libérer intérieurement comme il l'a si bien dit : « *Nous ramenions avec nous, notre mémoire, notre expérience toute vivante et nous éprouvions un désir frénétique de la dire telle qu'elle* » (SCUH, p. 9). C'est également une occasion pour lui de dénoncer une obscénité abyssale du génocide et de rendre un vibrant hommage aux Juifs morts dans les camps nazis.

## Conclusion

Les spirales réflexives qui constituent l'œuvre de Primo Levi se concentrent sur la tragédie d'Auschwitz où le rescapé raconte son amère expérience concentrationnaire. Il s'investit d'une mission morale en mettant en lumière l'exigence de communiquer avec l'humanité, de lui transmettre l'ampleur de l'horreur vécue afin que pareille situation ne se reproduise plus jamais. Le naufrage des milliers de Juifs innocents qui n'ont pas choisi leur sort est une catastrophe universelle. Cet anéantissement massif de ces multitudes de vie est une phase de déshumanisation et une offense à l'humanité. Son témoignage passe au crible la mise à l'épreuve du réel de l'espace d'extermination des Juifs inspirée d'une réalité vivante et d'une variété de ton.

## Références bibliographiques

- ANTELME, Robert, *L'Espèce humaine* (1947), Paris, Gallimard, 2005.  
 –, « Pauvre, prolétaire déporté », *Jeunesse de l'Eglise*, n° 9, « Le temps du pauvre », 1948.
- BALZAC, Honoré (de), *Le Colonel Chabert* (1832), Librio, 2000.
- BORNAND, Marie, *Témoignage et fiction, Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Paris, Droz, 2004.
- DANFLOUS, Séverine, *Ecrire la faim : Franz Kafka, Primo Levi, Paul Auster*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- GOSSELIN, Françoise et VIARD, Philippe, *Le Crime contre la condition de l'homme sur le nazisme, ses commencements et ses suites*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- HELLER, Michel, *Le Monde concentrationnaire et la littérature soviétique*, Lausanne, Editions l'Age d'Homme, 1974.
- HENRY, Anne, *Shoah et témoignage, Levi face à Amery et Bettelheim*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre. L'autobiographie de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980
- LEVI, Primo, *La Zone grise. Entretien avec Anna Bravo et Federico Cereja*, Payot, 2014.  
 –, *Les Naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, 1989.
- ROSOWSKI, Giuditta, « Primo Levi : le témoignage en question », *Chroniques italiennes*, n° 13-14, Université Paris III, 1988-1989.
- ROUSSET, David, *Les jours de notre mort* (1947), Paris, Fayard Pluriel, 2012.
- WIEVIORKA, Annette, *L'ère du témoin*, Paris, Hachette, 2002.
- ZAJDE, Nathalie, *Guérir de la Shoah*, Paris, Odile Jacob, 2005.

## Pour citer cet article

Khady GAYE, « Déshumanisation concentrationnaire et récit de résilience dans *Si c'est un homme* (1947) de Primo Levi », *Paradigmes* 2019/7, p. 205-212.